

sommes assez bien ensemble pour qu'il ne me refuse pas un petit service à l'occasion, surtout si j'appuie ma demande de quelques écus. Les bohémiens ne manqueront pas de revenir à la charge. Il fera semblant de céder à leurs prières, et après s'être informé de l'endroit et de l'heure où ils pénétreront dans le parc, il me le fera savoir, de sorte que pour surprendre les braconniers, je n'aurai qu'à bien choisir mon poste et à me faire accompagner d'une troupe suffisante pour leur enlever tout moyen de résistance.

Malgré sa haine pour Pharold, le comte, trop fier pour ne pas avoir en horreur tout ce qui était vil et lâche, éprouva un vif sentiment de dégoût. Au milieu des grossiers mensonges de Cottin, il avait d'ailleurs parfaitement démêlé la vérité et deviné que son garde tolérait les déprédations des braconniers à la condition d'en partager les bénéfices avec le marchand de Pierric.

Son premier châtiement fut d'être obligé de dissimuler sa colère et de subir les services d'un misérable qu'en tout autre circonstance il eût chassé avec mépris.

—Prenez garde, Cottin, dit-il. Si l'on venait à savoir que c'est à votre instigation que les bohémiens ont pénétré dans le parc, l'affaire serait mauvaise pour vous, et bien que je connaisse et apprécie vos intentions, je ne pourrais, malgré tout le désir que j'en auras, vous être d'aucun secours.

Cottin sourit.

—Breton seul pourrait me trahir, dit-il d'un ton significatif, et il n'est pas assez ennemi de lui-même pour le faire. Puis, on peut bien risquer quelque chose pour s'emparer de ce Pharold.

—Pharold n'aura garde de se joindre aux braconniers, fit le comte en secouant la tête.

—C'est vrai, répondit le garde, et je sais même qu'il leur a sévèrement défendu toute expédition de ce genre. Mais quand il saura ses hommes compromis, et je m'arrangerai de façon à ce qu'il le sache, il ne les laissera pas dans ce danger. Ces brigands-là se soutiennent toujours entre eux, et c'est bien sur quoi je compte pour l'arrêter.

Le comte fut pris d'un tel dégoût que, craignant de n'être plus maître de le cacher, il coupa court à l'entretien.

—Agissez comme vous l'entendez, Cottin, dit-il sèchement, et surtout évitez de vous compromettre. Voici vingt écus, ajouta-t-il, pour payer ce marchand et les hommes dont vous aurez besoin. Si cette somme ne suffisait pas, je solderai le surplus de vos dépenses. Vous viendrez, quand toutes vos mesures seront prises, m'informer du jour où vous comptez les mettre à exécution.

—Mais, monsieur le comte, dit le garde, après quelque hésitation, j'ai idée que cette nuit même nous réglerons l'affaire.

—Alors, aussitôt qu'elle le sera, fût-ce au milieu de la nuit, vous m'en ferez savoir le résultat.

Et sur cette parole, le comte tourna brusquement le dos au garde, fit signe au palefrenier qui tenait son cheval à l'autre bout de la cour d'approcher, et se mettant en selle, il partit aussitôt pour le château d'Erbray.

Grâce à la haine qui animait Cottin et qui devait être le meilleur stimulant de son zèle, il était maintenant presque assuré de la réussite de la première et de la plus urgente partie de ses projets : l'arrestation de Pharold.

Il restait, il est vrai, à le convaincre du crime dont il voulait l'accuser, et bien qu'il possédât des armes qui, entre ses mains, pouvaient devenir funestes au bohémien, c'était chose périlleuse et délicate de les produire sans soulever un étonnement que l'incident le plus léger pouvait changer en soupçon.

Tout en gagnant le château, il cherchait un moyen d'y réussir, et il s'en allait, sombre et pensif en apparence, mais savourant à l'avance les joies amères de la haine et ne se doutant guère qu'à l'heure même le colonel d'Availles faisait au Val Maudit des découvertes qui jetaient un jour menaçant et sinistre sur la disparition de son fils.

Lorsqu'il atteignit d'Erbray, il était sans doute assez satisfait du résultat de ses méditations, car il sauta légèrement à terre et gagna ses appartements d'un pas allègre et presque joyeux.

En montant le perron, il aperçut dans la cour, à quelque distance, un cheval couvert de sueur et de poussière, qu'un domestique tenait par la bride.

Croyant qu'il appartenait à son homme d'affaires ou à quelqu'un des visiteurs de ce dernier, il n'y fit à peine attention et il allait poursuivre son chemin quand un valet de chambre l'arrêta dans le vestibule et lui annonça qu'un gentilhomme, qui prétendait avoir à l'entretenir d'une affaire importante et n'avait pas voulu dire son nom, attendait son retour dans le petit salon.

Le moindre événement, pour peu qu'il soit inattendu, suffit à troubler une conscience coupable.

Le comte pâlit et rappela fort aigrement à son domestique qu'il lui avait expressément défendu d'admettre en son absence des inconnus au château. Puis, impatient de savoir ce que lui voulait cet étranger, il se dirigea vers le petit salon.

En l'apercevant, le visiteur se leva d'un air empressé.

C'était un homme paraissant de quelques années plus jeune que le comte, un grand escogriffe, sec et maigre, doué d'un de ces tempéraments privilégiés sur lesquels les années et les excès glissent sans pouvoir les entamer. Sillonnée de rides, pâlie par les veilles et les débauches, sa figure, jadis belle, maintenant usée et flétrie, rayonnait en dépit de ces marques de fatigue de cette inaltérable bonne humeur qui est l'apanage d'une bonne conscience ou d'un bon estomac. Tout, du reste, dans sa personne, son imperturbable assurance, son sourire insinuant, son regard effronté, décelait un rare mélange d'audace, d'opiniâtreté et d'impudence.

Mais d'excellentes manières et une mise soignée, bien qu'elle ne fût plus de la première fraîcheur, couvraient ce qu'au premier abord son air pouvait avoir de choquant, et bien qu'on se sentît mis en défiance, on hésitait avant de traiter comme un chevalier d'industrie un homme qui évidemment avait appartenu au meilleur monde.

Le visage du comte ayant exprimé, à sa vue, un étonnement qui équivalait à une interrogation, l'étranger l'aborda en souriant, et lui tendant la main :

—Je vois, mon cher d'Erbray, dit-il avec une aisance parfaite, malgré la froideur décourageante du comte, que le temps a effacé de votre mémoire ma figure, bien changée, du reste. Mais j'espère qu'il n'en est pas de même de mon souvenir, et que vous vous rappelez tout au moins du nom d'un de vos vieux amis, le baron d'Escoublic ?